

Concarneau, le 5 juillet 1948

Mon grand chéri,

Essaie d'imaginer comme j'ai été heureuse de recevoir deux lettres de toi à l'instant. Toutefois, je suis désolée que tu n'aies rien reçu de moi, samedi; je t'ai pourtant écrit à tous les jours, mon chéri.

J'ai eu du plaisir à savoir que tu avais dîné avec Berthe Morin, etc. On dirait que ta vie sociale ne commence qu'au moment où je m'éloigne. J'en suis contente, n'en doute pas, enfin contente que tu trouves auprès de gens qui te plaisent certains moments de détente bien mérités. Garde en effet la bouteille de champagne. Ce sera si tu veux pour notre prochaine réunion.

Avec tes lettres m'est arrivé aujourd'hui l'envoi de Nadeau qui comprend des documents intéressants et assez complets à ce qu'il me semble. Enfin, je me réserve de les parcourir ce soir car ils forment une liasse importante. Tant mieux, si tu termines enfin ton travail. Quelle joie n'est-ce pas de sortir enfin d'une tâche de longue haleine et avec le sentiment qu'on a obtenu de soi ce que l'on désirait tant. Pour moi, cette rare et si profonde satisfaction m'a été refusée depuis assez longtemps, et pourtant elle est presque la seule, hormis ton affection, à quoi je tiens. Comprends-tu alors comme je manque souvent de patience et de bonté: c'est que, dissatisfaite envers moi-même, je parais m'en prendre aux autres. Tâche, chéri, de ne jamais me garder rigueur de ces moments d'abattement.

Je voudrais bien que tu m'envoies en effet la photo de nous prise à l'exposition du livre canadien. As-tu montré ta Vierge de Concarneau à Jean Soucy? Qu'en dit-il? De valeur ou non, elle me plaît en tout cas.

Je t'écris de la plage, appuyée à un petit muret [de] gros moellons face à la baie de Concarneau et le derrière dans le sable chaud. Il fait un temps idéal aujourd'hui; un grand soleil fort brille enfin et le vent semble s'appliquer à chasser les nuages pour de bon. Puisse-t-il les pousser jusqu'en Afrique et les y garder, du moins pendant tout cet été.

J'allais oublier de te raconter le plus important de ma journée d'hier. Vers 2 heures et demie, par un temps pas très prometteur, je me suis quand [même] mise en marche vers le château de Keriulet, à 2 kilomètres environ de l'hôtel, probablement plus. Je suis arrivée assez tôt, et il m'a fallu attendre d'autres visiteurs avant de pénétrer dans le château-musée. Enfin quand nous fûmes une dizaine le guide jugea assez profitable de nous ouvrir les portes. Et tu sais, j'ai été surprise, entre certaines banalités, [dans] ce vieux petit manoir, de trouver des choses vraiment ravissantes, certaines tapisseries de Flandres et des Gobelins, tout à fait «inestimables» pour employer l'expression-clé du guide. Enfin, quelques jolies statues de bois et des belles faïences [de] Delft ou de Rouen, puis des meubles bretons, admirablement sculptés, m'ont attirée. Cependant, au sortir du musée, je me suis trouvée à la pluie, une pluie battante qui ne cessait, et enfin j'ai dû partir à pied et accomplir les 2 kilomètres sous cette avalanche. Je suis rentrée aussi ruisselante qu'un pêcheur ayant subi l'ouragan de sa vie. Pourtant ça ne m'a fait aucun tort car j'ai dormi comme une souche et me suis éveillée ce matin, reposée comme il ne m'est pas arrivé de l'être depuis longtemps.

Sauf en fins de semaine, tu te couches assez tôt, n'est-ce pas mon chéri? Ici, dans cet hôtel plein d'enfants, si l'on veut jouir d'une nuit assez longue, il faut se retirer de bonne heure, car ça piaille un peu partout le matin. Dis-moi comment tu emploies chaque minute de la journée. Donne mon bonjour à tes camarades du labo. J'enverrai sans doute des cartes bientôt. Au reste, j'en ai adressé une à Berthe déjà.

Au revoir, mon grand chéri et à demain. Je t'embrasse et t'embrasse encore.

Gabrielle